Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 77

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Par un nuit d'hiver
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248909

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 25 juin 1899 N° 77 Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy**

TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy**

TÉLÉPHONE

LE PAYS 27me éanne | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

Je me jettai sur la paille. A peine endormi, je ressautai d'un bond convulsif causé par des poux de la grosseur d'une lentille. Le dégoût s'emparant de moi provoqua une hémorrhagie d'une telle puissance, qu'après avoir rempli un baquet de mon sang et un autre à moitié, mes prières aussi bien que mes sollicitations étaient infructueuses. Comme on ne faisait nulle attention à ma personne, dans mon délire j'arrachai brusquement une pauvre vieille de dessus son grabat placé sur un poêle de terre glaise, pour prendre sa place.

A la fin cependant, on se décida à aller quérir M. Mougeat chirurgien major qui se hâta de venir. Il en était temps ; car après une bonne semonce à ces étourdis, disant : « Si vous aviez tardé seulement de dix minutes, je ne pou- « vais répondre de sa vie ». Ensuite il tire une fiole d'essence qu'il me pose sous le nez, prit des bandes de toile préparées pour ligaturer dont il serre fortement les jambes et le bras droit aux articulations ; puis me voyant assoupi, il ajoute : « Dans deux heures je reviendrai, « il sera mort ou sauvé » paroles que j'entendis parfaitement bien dans mon assoupissement. Enfin le sommeil me prit.

Ce digne homme fut ponctuel, et attendit mon réveil, me tâta le pouls, et après m'avoir m'avoir fait parler, parut content. Ensuite il remplit un imprimé, commanda de tenir prêt un traîneau, chargea Maurice (le dégourdi) de m'accompagner jusqu'aux limites.

Ses ordres s'exécutèrent promptement. Le conducteur arrivé avec son véhicule, mollement étendus sur des bottes de paille, nous voilà lancés sur la route de Vienne, allant d'un train de vitesse à fendre l'air. Dans les villages sur notre passage se présentaient sur les portes des maisons, des soldats qui nous criaient d'arrêter ; leurs voix se perdaient dans le vent ; mes deux compagnons de voyage me quittèrent à la nuit tombante.

Quelques minutes après, on m'introduisit dans une vieille chapelle en partie démolie où, couché sur une poignée de brins de paille, on me donna un morceau de pain noir, un demi verre de vin détestable, un chou-rave moitié cuit, et un peu de viande de même aloi.

Le jour suivant, nous touchons au Danube par des chemins bifurqués. On s'embarque avec un convoi arrivé, et nous voguons lentement. Au bout de quelques jours, la veille de la Toussaint, à neuf heures du soir, par un beau clair de lune, le bateau arrête pour prendre terre.

Nous nous trouvions aux pieds d'un côteau parsemé de maisons, que l'on pouvait distinguer par la reverbération des lumières. Chacun cherchait à gagner le sol ; transi à ne pouvoir me remuer, j'attendais qu'on vînt à mon aide ; personne. Je commençais par désespérer, quand de dessus mes épaules une voix s'exprime ainsi : « Mais n'est-ce pas là le petit du 37e à qui je dois la vie ? — C'est bien moi répliquai-je sur le champ. » Il me prend dans ses bras, comme l'on ferait d'un enfant, et pour atteindre la pelouse, il fallait marcher dans l'eau ; « cou- « rage, ami, j'ai de quoi nous bien restaurer. Le bonheur permit que la maison qui nous reçut était celle du bourgmestre, où nous fûmes bien traités sur tous points. Le lendemain en rejoignant, la proue était entièrement couverte de têtes sous la glace, des sujets de la confédération du Rhin.....

C'est là une preuve certaine qu'il y a une providence.

Nous abordâmes la plage sur les une heure de relevée ; l'atmosphère était sèche et froide. On nous fit, tout le détachement, entrer dans la vaste cour d'une caserne de cavalerie au nord de Léopoldstadt qui me rappela mon séjour d'été, car de l'hôtel qu'habitait M. Delachastre, on en avait l'aspect.

Là, debout pour répondre à l'appel, j'étais tourmenté par la soif. Une jeune fille eut la bonté de m'apporter une cruche pleine d'eau que je vidai : j'en demandais encore, mais elle n'osa me satisfaire, et s'en alla pour n'avoir de reproches intérieurs à se faire. Mon tour arrivé, je montai un escalier donnant sur un corridor composé de cellules, sans autre ameublement qu'un fourneau (cloche en fonte) rempli de houille, autour duquel étaient à se chauffer les premiers venus. Repoussé par eux de l'un à l'autre, je pris le parti de descendre dans la grande écurie garnie de mauvais bois de lits, les crèches pouvaient remplacer les oreillers ; les croisées de dépourvues de volets nous exposaient à l'intempérie de la saison ; je m'installai au N° 7.

Le premier jour, j'avais confié mon linge sale à une blanchisseuse qui ne le rapporta pas.

Tous mes camarades se trouvaient être du 93e régiment de la division Boudet, Auvergnats regrettant fort leur pays, comparant leur existence en famille avec la présente. Je pouvais bien comme eux, et peut-être mieux, me sentir affligé, y penser avec amertume, car tout ce qui a vie, tient à la conserver, jusqu'aux vers de terre qui se débattent quand on les écrase. La raison dominant, j'écoutais leurs plaintes que je ne supposais pas si profondément enracinées.

Les pauvres garçons préféraient comme bien d'autres la paix des champs à la gloire militaire, mais l'empereur ne l'entendait pas ainsi !

Un matin ouvrant les yeux, des morts se présentaient à mes regards, la bouche de travers... De trente, je restais seul vivant, et en proie à la pensée de mourir ainsi dans le plus désolant abandon. J'étais résigné à la volonté de Dieu en méditation, quand j'en fus tiré par les cris et les vociférations mêlées d'horribles blas-

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 7

Par une nuit d'hiver

Et, retrouvant du courage, il se releva et se plaça résolument devant le blessé.

— Défends-toi, dit Antoine. Mon fusil est chargé. Cherche où je suis tombé.

Simon fouilla du regard le chemin et saisit le fusil qui croisait, d'une raie noire, le ruisseau de sang. Mais, au moment d'épauler :

— J'ai déjà manqué la bête, dit-il. Je risque notre dernier moyen de salut.

— Soutiens-moi, dit le garde. Je vois encore, je viserai.

Simon s'agenouilla de nouveau, souleva Antoine, l'appuya contre sa poitrine.

Il braqua le fusil. Deux mains tenaient l'arme, une autre, défaillante, la conduisait.

— Tiens bon, Simon... Ton doigt sur la gachette... J'aperçois la bête... Tiens ferme... Feu !

Le loup bondit en arrière, poussa un hurlement fou, ploya sur ses pattes et se tordit dans une convulsion.

— Sauvés ! sauvés !

Ah ! comme ils s'embrassèrent encore !

— S'il est mort maintenant, jette-le dans le fossé ; pas la peine qu'on le trouve, qu'on fasse des histoires.

Mais Simon n'écoutait pas. Il ne pensait qu'à charger Antoine dans ses bras, à l'emporter, hâtif.

— Oh ! si tu pouvais vivre ! si tu pouvais vivre !

Et tout en marchant :

— Vrai, si ce loup t'avait dévoré à ma place, je me serais trouvé plus malheureux que je ne vais le devenir aux travaux forcés. Car c'est là ce qui m'attend, je le sais. Eh bien, tant mieux, puisque je l'ai mérité. Je dois expier, j'expierai. Dès demain, j'irai moi même à la gendarmerie.

— Tais-toi, tu déraisonnes. Je n'ai pas vu qui me frappait.

Et la grappe humaine avançait lentement, péniblement, dans les chemins glacés, sur l'herbe diamentée, où Simon glissait.

(La suite prochainement).

phèmes d'un forcené. Le voyant, je reconnus en lui un chasseur à pied de la vieille garde, en capote et bonnet de police, et lui fis signe du doigt d'approcher. Il s'avança, et alors je lui demandai le motif qui le portait à agir ainsi ? « C'est mon camarade qui vient de mourir, qui « écrivait mes lettres. Je suis remplaçant d'un « juif de Strasbourg, je lui demanderais de l'ar- « gent, et n'ai plus personne pour m'aider. — « Ce n'est que ça, une lettre ? apporte-moi ce « qu'il faut, je ferai en sorte que tu sois content. »

Je saisis un bout de planche que je pose sur mes genoux, et de suite me mis à l'œuvre. Pendant ce temps la distribution des vivres s'effectuait ; deux hommes la suivaient. L'un d'eux d'un coup de coude « Voici justement ce qu'il « te faut, ce jeune soldat écrit bien et peut rem- « plir tes vues » puis s'adressant à moi, il me dit que ce n'était que pour tenir sa petite comptabilité ; que j'aurais place à sa table ; et qu'en se quittant, j'aurais tout lieu d'être content ; que j'aille le trouver, ma tâche faite.

Je ne me fis pas attendre. En rentrant dans ma petite chambre, j'y remarquai une jeune personne uniquement occupée à découdre des effets d'habillements, qui aussitôt, se leva et tira d'un buffet un rôti, du pain, du vin, du fromage: je fus touché de tant d'attention.

Il était lui-même content, car tous les soirs il m'emmenait au café, en réunion des carabins qui jouaient au billard le montant de la dépense, à laquelle nous participions gratuitement.

L'économe était de Soleure, et voyait en moi un compatriote. J'avais mon couvert et deux pains que je recevais à la boulangerie, pour les partager.

J'avais bien de suite reconnu dans mon bienfaiteur actuel, celui de l'hôpital de Znaïm dont j'ai fait mention ci dessus, mais j'ai cru devoir user envers lui de retenue, sûr de ma prudence tant que je serais à son service particulier.

En nous séparant au bout d'un mois, il me fit choisir un hâvre sac neuf qu'il emplit de hardes, souliers, guêtres, chemises, de trois paires, par conséquent amplement dédommagé de la perte que j'avais éprouvée ; c'était bien au delà d'un équivalent en espèces que je n'aurais osé exiger, encore moins fixer.

On nous expédia sur l'hôpital du Kornmarckt (halle au blé) où à l'extrémité d'une longue allée était une espace à découvert, d'une surface égale à la largeur de l'enceinte du local avec une perche servant de point d'appui (c'était les latrines). Le premier jour, j'y vis un malheureux, trop faible pour s'y tenir, tomber sans que l'on pût le secourir ! cette mort cruelle m'affecta beaucoup.

On avait tiré des magasins de la ville de Vienne des draps de toute sortes de couleurs, pour en faire des capotes ; la mienne brune, de façon bourgeoise, me facilitait les entrées et sorties libres : on me prenait pour un employé, je passais sans gêne.

Je profitais souvent de ce privilège pour aller chez les personnes du pays, que j'avais vues et qui, étonnées de me revoir dans une si étrange position, me portaient intérêt.

De ce nombre, je citerai une demoiselle Brielmann mariée à un indigène. M. Merguin, professeur au collège de Léopoldstadt et sa dame me comblaient de politesses.

Le jour désigné pour évacuer approchait. On m'admit à la ration entière dans un petit bâtiment séparé ; je m'y trouvais avec des sous-officiers de cavalerie.

Un maréchal de logis de cuirassiers, voulant mettre une pièce à son caleçon, monta au grenier d'où il rapporta un pantalon de toile usée qu'il s'empressa de découdre ; étant à la ceinture, il sentit sous ses doigts des pièces, c'étaient des 20 frs. en or, des dix à douze à la file, qu'il nous montra d'abord, tout émerveillé.

L'infirmier major informé de ce fait, vint s'en assurer, il prétendait tout bonnement se les approprier. Je suis intervenu dans ce différend, soutenant que cette heureuse trouvaille, dûe à un cas fortuit, lui appartenait, et qu'il était en droit de les garder, on approuva mon raisonnement.

Vers la fin de janvier 1810, un rassemblement eut lieu dans la cour de Maria-Hilf encombrée de gros tas de neige. J'y vis deux jeunes hussards des 9e et 10e nus pieds ; mon cœur brisé, j'ouvre mon hâvre sac, et en ôte deux paires de souliers, et des guêtres que j'ai hâte de leur porter, comme de la part de quelqu'un. Que de remerciements et de bénédictions ne reçus-je pas ! Ce n'est pas le tout, d'un acte de générosité, c'est là à propos et la façon d'agir qui en font le mérite.

Mon compagnon de route était un Déhœufs, Henri de Courtedoux, voltigeur du 61e attaqué de fièvre, et à qui je n'ai laissé manquer de rien, tant que j'ai eu le gousset garni.

Les voitures n'étaient que pour les amputés. Nous marchions par des poussées, des giboulées et des rafales qui entravant le chemin nous faisaient dévier souvent ; alors dès qu'on apercevait un maison, tout écartée, qu'elle fût, on se dirigeait contre en doublant le pas.

La première qui s'offrit à la vue était isolée de toutes parts. Dans le poille où nous entrâmes, était un haut fourneau en fonte autour duquel étaient déjà réunis des tirailleurs du Pô (*) et de la Corse, dont quelques-uns furent suffoqués par la chaleur qu'exhalait cette fournaise causée par le rétrécissement du local. Je me garai de son approche, me souvenant de se battre les flancs, pratique mise en œuvre autrefois avec succès en pareil cas.

La chaussée était envahie par des convois et des prisonniers de guerre rendus.

En repassant à Mœlck, je fus curieux de voir cette fameuse cave dont les murailles contournent l'abbaye.

A Wels où nous étions dans une ambulance, étendu sur le lit de camp, attendant les vivres et presque endormi, je me sentis toucher au talon par un léger coup de canne, et j'entends dire : « Mais n'est-ce pas Guélat que je vois devant moi ? » En rouvrant les yeux je reconnais M. Delachastre et Breslauer ; je porte la main en salut. Le colonel me dit de le suivre.

Arrivés au château, il me présente à Madame qui me trouve bien changé ; le petit Alphonse me reconnut et me sauta au cou : on me retint à souper.

Pendant le repas, le colonel s'informa de quelle manière nous étions traités. Là dessus j'eus mes coudées franches. Je dis que nos chefs simulés n'étaient que des égoïstes, ne pensant qu'à se goberger à nos dépens ; qu'ils portaient des galons postiches, ce dont il pouvait s'assurer.

(A suivre.)

(*) Les Piémontais et Savoyards.

A propos du thermomètre

Conseils aux mères.

« Autrefois, me disait dernièrement une bonne grand-mère, en lançant un coup d'œil malicieux sur la feuille de papier où je notais des températures, c'était beaucoup moins compliqué qu'aujourd'hui. On n'avait pas de thermomètre, on tâtait le pouls de son malade, on sentait s'il avait la peau fraîche ou brûlante et il s'en tirait tout aussi bien qu'à présent ou s'en allait du moins paisiblement ! »

Sans vouloir critiquer en aucune façon les précieux moyens d'investigation que possède actuellement la médecine, nous croyons cependant pouvoir approuver ces paroles et mettre le public en garde contre l'usage souvent abusif qu'il fait du thermomètre. Que de tourments, que de moments d'angoisse causés inutilement dans plus d'une famille par l'emploi irrationnel de cet instrument et la fausse interprétation des résultats qu'il fournit.

C'est au milieu de notre siècle seulement qu'à la suite des travaux de Traube, von Bärensprung et Wunderlich, on s'est mis à faire un usage méthodique du thermomètre dans les maladies fébriles. La méthode s'est insensiblement généralisée, nous dirons même vulgarisée et l'élévation de température est devenue, pour le public, un symptôme devant lequel tous les autres disparaissent.

« Docteur, s'écrie souvent la jeune mère épouvantée, mon enfant est perdu, il a 40 degrés ! »

« Tranquillisez-vous, madame, répond alors le médecin expérimenté. A côté de l'élévation de température votre enfant présente tous les signes d'une pneumonie et les 40 degrés sont ici un symptôme pour ainsi dire obligatoire, qui ne présente, en lui-même, absolument rien d'inquiétant. »

Dans la pneumonie, en effet, comme dans beaucoup d'autres maladies, la température du corps s'élève et reste élevée jusqu'au jour où la maladie a fini d'évoluer. Elle tombe alors brusquement et, en même temps, les autres symptômes s'amendent ; le malade passe tout d'un coup de l'enfer au paradis et, dans les cas normaux, la guérison ne tarde pas à venir.

Ici, comme dans bien d'autres cas, la marche de la température a été un guide précieux pour le médecin, mais son élévation était, on peut dire, dans le programme et il eût été tout à fait inutile de s'en effrayer.

Normalement la température du sang prise dans l'aisselle oscille entre 37° et 37°3 centigrades ; prise dans le rectum elle est de 0.2° à 0.5° plus élevée. Cette température normale n'est pas absolument constante, elle est plus basse le matin et atteint généralement son maximum entre 5 et 8 heures du soir.

Quand les fonctions régulières de l'organisme sont troublées et surtout lorsqu'il est en proie à une infection quelconque (maladies infectueuses, aiguës ou chroniques) la température se modifie et, suivant le degré qu'elle atteint, on parle d'une température subfébrile ou d'une fièvre intense, lorsqu'elle dépasse, par exemple, 40 degrés. La température la plus élevée observée jusqu'à présent chez l'homme a été de 50 degrés.

Mais il est bon de le dire avec insistance, l'élévation de température n'est pas tout dans la fièvre, elle constitue un symptôme dont l'importance varie suivant les maladies, et dans les cas sérieux, elle s'accompagne de faiblesse, de malaise, de soif, de troubles psychiques et gastriques variables dont l'étude peut fournir des indications précieuses au médecin. A mesure que la température s'élève le pouls devient en général plus rapide ; ce n'est pas cependant une règle absolue et l'on peut voir même des cas (affections de la base du cerveau, par exemple) où les battements du cœur diminuent de fréquence à mesure que monte la colonne de mercure du thermomètre ; dans d'autres cas, au contraire (dans le collapsus, par exemple), le pouls devient très rapide à mesure que la température baisse. L'étude simultanée du pouls et de la température peuvent donc se compléter, on le voit, et fournir des renseignements importants non seulement pour le diagnostic d'une maladie, mais encore pour juger de l'état de gravité du cas en face duquel on se trouve.

La marche de la température varie suivant